

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Zp 50432/1975, 6

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1975)

NOUVELLE SERIE

TOME 6 - 1975

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER

1975



MONTPELLIER

1975



Séance du 26 mai 1975

QUELQUES SOUVENIRS DU PROFESSEUR VILLARD

par M. Henri VIALLEFONT

Peu avant sa mort, le Doyen Giraud regrettait vivement que l'éloge du Professeur Villard n'ait pas été prononcé à l'Académie, et moi, son dernier élève, j'en éprouvais quelque honte ; il y avait à cela des raisons : le Professeur Franchebois élu à son fauteuil ne prit jamais séance parmi nous ; étant allé au Canada, il n'en revint point comme on le pensait mais s'y installa définitivement. C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui, en quelques mots, rappeler à ceux qui l'ont connu et évoquer pour ceux qui n'ont pas eu ce privilège quel fut le professeur Villard.

Il était une fois, vers 1850-1860 un jeune ingénieur des mines : Lozérien, il avait — tout arrive — l'esprit d'aventure et il partit pour l'Amérique, pour le Far-West, pour San-Francisco où il eut rapidement un poste : son patron, un magnat de la métallurgie, multimillionnaire, apprécia tellement ses qualités professionnelles et personnelles qu'il voulut lui donner sa fille en mariage ; la fille était jolie, ce mariage aurait pu se faire, mais le mal du pays et une épidémie de fièvre jaune aidant, ramenèrent le brillant ingénieur au pays de ses aïeux où il ne tarda pas à se marier : c'était le père du Professeur Villard.

Si je vous ai dit cette histoire, c'est pour montrer le climat où il naquit et fut élevé, climat d'intelligence et de travail mais aussi climat marqué par le culte des ancêtres, par la foi protestante et l'attachement à ce pays cévenol rude et austère mais si prenant.

Fils unique né en février 1869 à Carnoules dans le Gard où son père dirigeait l'exploitation d'une mine de plomb, il fut mis de bonne heure au lycée de Nîmes où il fit de bonnes études. Il ne suivit pas la carrière de son père et décida de se faire médecin. On ne le contraria pas et pour qu'il puisse faire en famille ses études à la Faculté, son père, quoique jeune, n'hésita pas à prendre sa retraite pour venir s'installer à Montpellier où lui furent ainsi épargnés les soucis matériels que connaissent tant d'étudiants venus d'une ville voisine.

Il suivit assidûment l'enseignement de ses maîtres et, travailleur acharné, réussit brillamment aux concours d'externat puis d'internat des Hôpitaux où en 1891 il fut reçu premier.

Le professeur Villard fut un des tout premiers internes du professeur Truc pour qui venait d'être créée, en 1891, la chaire de clinique ophtalmologique, par transformation de la chaire de pathologie externe. Le service que j'ai bien connu avait été créé pour lui, sur ses plans, en bordure du Verdanson et il remplaçait celui de 24 lits de l'ancien Hôpital Saint-Eloi, rue de l'Université, qu'il avait dirigé peu après sa venue à Montpellier comme jeune agrégé de chirurgie en 1887.

Sous un tel Maître, il travailla avec acharnement à sa spécialité, se liant d'amitié avec les internes du service, futurs professeurs : Ardin Delteil, Bosc, Cabannes, Ducamp, Gaussel, Jeanbrau, Lapeyre, Soubeyran et avec les assistants : Bénézech, Cazalis, Delort, Jalabert, Marty, Pansier, tous éminents praticiens de la région.

En 1896, il soutint sa thèse consacrée à l'anatomie pathologique de la conjonctivite granuleuse ou trachome, fléau social qui a fait des millions d'aveugles dans le monde et que l'on commence enfin seulement à prévenir et à vaincre. Cette thèse appuyée sur des documents irréfutables fut très remarquée.

Le professeur Villard ne parvint que tard à une situation universitaire ; dès son installation il avait eu une clientèle étendue et jouissait d'une autorité incontestée. Mais il ne put briguer la place d'agrégé qu'en 1923 à 54 ans ; jusque là le professeur Truc, son maître, assurait seul sa lourde tâche universitaire et hospitalière. Ce concours d'agrégation fut remarquable en ce sens que le candidat parisien éliminé, ayant trouvé un vice de forme le fit casser et ce n'est qu'après un deuxième concours que Velter pour Paris et Villard pour Montpellier furent définitivement reçus. Cet incident le marqua profondément et bien qu'il n'en parlât que rarement, il ne l'oublia jamais.

En 1926, il fut nommé ophtalmologiste des Hôpitaux et c'est en 1927 qu'il succéda dans sa chaire au Professeur Truc qui avait atteint l'âge de la retraite.

Il dirigea dès lors la clinique ophtalmologique mais jusqu'en 1937 seulement, année où la limite d'âge pour les professeurs fut brusquement ramenée — pour peu de temps d'ailleurs — à 67 ans ; cette mesure il l'accepta sans jamais manifester de récrimination.

Telle fut en résumé la carrière hospitalière et universitaire du Professeur Villard.

Il fut sur le tard fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1928, lors de son jubilé, le professeur Truc disait à Monsieur Villard qui l'avait organisé (avec son collègue et ami Velter) : "Vous avez été jadis pour moi un interne modèle et un collaborateur de choix, vous êtes devenu dans la suite un collègue distingué, un successeur idéal, un ami très sûr".

Ces mots, dans la bouche d'un homme comme le Professeur Truc ont tout leur poids et toute leur valeur.

A l'hôpital il était le patron idéal, donnant l'exemple de l'exactitude, arrivant à 8 h 1/2 précises, y demeurant jusqu'à onze heures où son chauffeur prénommé Fidèle venait le chercher pour le conduire à la villa Daviel, sa clinique privée, habitée aujourd'hui par ses petits-enfants, le Professeur et Madame Barjon.

Il passait la visite, commentant pour ses élèves les particularités de chaque malade, critiquant avec bienveillance les observations qu'il faisait préciser et compléter, disant volontiers que l'ophtalmologie n'était faite que de détails dont l'omission d'un seul pouvait modifier le diagnostic. Dans ses opérations il apportait toujours une technique rigoureuse et ayant tout prévu il n'avait point d'incident fâcheux à surmonter. Ses leçons soigneusement préparées étaient appréciées des étudiants — si enclins à négliger cette spécialité qu'il leur paraît inutile de connaître pour la clientèle — Ils les écoutaient avec attention car elles étaient à leur portée, étant le fruit d'une grande expérience et d'un vrai génie de simplification.

Il savait l'importance de l'outillage dans notre spécialité et voulait pour le service les appareils les plus perfectionnés.

Ne voyant que l'intérêt du malade, il était très exigeant pour lui-même, sentant le besoin impératif d'apporter au patient toutes les ressources actuelles d'examen et de traitement.

C'était pour lui une obligation de se tenir au courant de tous les travaux parus dans la littérature ophtalmologique qu'il lisait attentivement avec son esprit critique, tenant le plus grand compte de la personnalité de l'auteur — qu'il connaissait personnellement le plus souvent — et du degré de fiabilité qu'on pouvait lui accorder. Il faisait part de ses lectures à ses élèves qui ne se rendaient pas assez

compte du service qu'il leur rendait, croyant, dans leur jeunesse, à la vérité absolue des articles imprimés.

Primum non docere, cette devise était constamment présente à son esprit et il nous la rappelait souvent. Devant les thérapeutiques nouvelles, médicales ou chirurgicales, il se renseignait d'abord auprès de ses collègues avant de les appliquer à ses malades auxquels il apportait une sympathie bienveillante car il avait au plus haut point l'amour de son prochain.

Par son exemple quotidien, par sa forte personnalité, par sa façon d'aborder et de résoudre le problème de chaque malade il a fait, avec les professeurs Truc et Dejean, l'esprit et le climat de l'ophtalmologie montpelliéraine.

Il s'intéressait à toutes les parties de la spécialité, au laboratoire comme à la clinique, à la physique comme à la chirurgie, il était un ophtalmologiste complet.

Il attachait une grande importance à l'étude de la réfraction et à la prescription des verres, jugée par certains comme de la "petite ophtalmologie". Il insistait sur le rôle social des lunettes exactes qui dans le confort, permettent aux gens âgés et aux amétropes la meilleure connaissance du monde extérieur, la lecture et les travaux délicats tels que la couture. Il était persuadé de l'intérêt des verres de contact et du confort qu'ils peuvent apporter, mais leur étude n'en était encore qu'ébauchée.

Le professeur Villard s'épanouissait dans les actes chirurgicaux. Fidèle à la technique de Daviel, il pratiquait l'extraction de la cataracte avec une maîtrise incomparable. L'extraction totale du cristallin dans sa capsule (parfois réalisée alors par Kalt) était à cette époque jugée dangereuse et l'exemple de Smith aux Indes qui avait des succès divers n'était point suivi. La capsulotomie parfois ultérieurement nécessaire ne le gênait pas et ses opérés lui gardaient une profonde reconnaissance tant pour l'excellence des résultats que pour la bonté et la gentillesse qu'il leur témoignait.

Pour le glaucome c'était la difficile opération de Lagrange qu'il pratiquait avec élégance, mais l'opération pour laquelle il s'est vraiment passionné c'est celle du décollement de la rétine. Jusqu'à Gonin (1925-1935) cette affection conduisait inéluctablement à la cécité. Dès que celui-ci eut montré le rôle de la déchirure rétinienne et l'action efficace de la thermocautérisation appliquée à l'endroit convenable, le professeur Villard fut un des premiers à utiliser cette

opération. Avec une minutie patiente il arrivait à localiser la ou les déchirures, ce qui conditionnait le succès de l'intervention, et avec sollicitude il veillait à l'immobilisation post-opératoire ; tout heureux des succès qu'il obtenait dans la majorité des cas. Les malades, il les chouchoutait si l'on peut dire et les appelait familièrement par leur prénom. Peu avant son départ du service, il convoqua ses anciens opérés, et ce fut une petite fête où ils vinrent nombreux, de prénoms variés, témoigner à leur opérateur leur reconnaissance affectueuse.

Dans les opérations plus ou moins complexes sur les paupières, particulièrement lors des greffes, il calculait exactement la forme et la taille des lambeaux, leur mise en place et souvent il disait, au moment de pratiquer les nombreux points de suture qui en assuraient le succès : "Bien taillé mon fils, maintenant il faut recoudre".

Un de ses titres principaux, que je ne puis passer sous silence est l'acinesie palpebrale qu'il préconisa en juillet 1914 — indépendamment et en même temps que Van Lint. Une injection facile paralyse l'orbiculaire des paupières, ce qui évite sûrement la contraction de celles-ci, incident fréquent jusque là qui, sur un globe ouvert peut le vider plus ou moins. Cette technique très vite et partout diffusée améliora très nettement les résultats des interventions en particulier, celle de la cataracte.

Je ne détaillerai pas ses travaux scientifiques, ce n'est point mon propos ; dans de nombreuses publications il manifesta l'intérêt qu'il portait aux sujets les plus divers et les plus actuels, travaux étayés par des faits précis, anatomiques ou de laboratoire, soit seul, soit une fois professeur, avec ses collaborateurs, particulièrement le professeur Dejean. Son précis d'ophtalmologie élémentaire, son précis de thérapeutique oculaire ont été les livres de chevet des étudiants et des praticiens, vrais chefs-d'œuvre de clarté et de concision qui donnaient aux lecteurs l'impression qu'ils n'avaient plus rien à apprendre.

C'est le professeur Villard qui, dans l'Encyclopédie d'ophtalmologie (1939) rédigea l'Histoire de l'ophtalmologie. Pour ce faire il devint historien, se penchant sur des textes rares et difficiles cherchés et trouvés dans les bibliothèques de France et de l'étranger. Il faut lire cette centaine de pages très bien illustrées où le lecteur découvre le passé de cette spécialité dans le monde indou, babylonien ou égyptien et plus près de nous dans le monde grec et latin, avant d'arriver à cette ophtalmologie du Moyen Age dans laquelle il s'intéressa particulièrement à notre confrère Pierre d'Espagne, né en 1215, élu pape en 1276 et occupant le Saint Siège sous le nom de Jean XXII, pendant quelques mois seulement car il mourut peu après écrasé par l'effondrement d'un plafond.

Il aimait les livres anciens d'ophtalmologie et éprouvait une véritable jubilation, qu'il nous faisait partager, quand il trouvait par exemple des chapitres consacrés à "de l'influence des poils des aisselles sur la vision" ou "De l'utilisation pour lavages oculaires d'urines de personnes ayant mangé du chou". Dans ces vieux auteurs il voyait certes le côté pittoresque mais en les lisant il comprenait aussi et nous montrait les progrès incessants réalisés à travers les siècles.

Mince, de taille moyenne, le professeur Villard resta droit jusqu'à son dernier jour : son visage très fin était empreint de douceur, sous des sourcils broussailleux qui se relevaient à la partie externe, son regard était intelligent et bon ; comme beaucoup de sa génération, comme les professeurs Vires et Vedel (les 3 V disait-on) il portait la barbe assez courte ; cheveux et barbe étaient très noirs, ils grisonnèrent bientôt pour devenir enfin d'une blancheur de neige. Sa voix était grave et chaude, avec une légère tonalité méridionale.

Cévenol, il avait les qualités de sérieux et de travail de sa race ; sensible à l'Éternel, aux préoccupations élevées de l'âme, aux fins dernières de l'homme, il ne négligeait pas les biens matériels dont il remerciait le Seigneur. Plein de bonté, il soulageait toutes les misères de façon efficace, volontiers anonyme.

Profondément religieux, il assistait régulièrement aux cérémonies du Temple de la rue Maguelone. Parfaitement tolérant il n'admettait dans son service aucune discussion confessionnelle, non plus d'ailleurs que politique.

Elevé dans cette période où la perte de l'Alsace-Lorraine était pour chacun un deuil insupportable, il était patriote et il a servi pendant la guerre de 1914, rendant la vue à de nombreux blessés, notamment à l'hôpital de Castres. Et, en 1939, à 70 ans, je le revois dans l'uniforme bleu horizon qu'il avait ressorti, ne demandant qu'à servir encore.

D'un tempérament tranquille — je ne l'ai jamais vu en colère — il ne dédaignait pas le sport dans lequel il voyait un intérêt de santé et de camaraderie dans une distraction agréable, mais il n'en était pas un fanatique. Très cultivé, il adorait la lecture et connaissait bien ses auteurs : Bourget, Loti, Barrès, Claudel, etc., mais il avait une prédilection particulière pour Anatole France dont il appréciait la bonhomme ironie, le style parfait et la sereine philosophie. Par la Revue des deux mondes et par la Revue Française il se tenait au courant des idées des philosophes et de la politique à laquelle il s'intéressait très vivement, sans qu'il en parut d'ailleurs au service. Cet amour de la lecture il le conserva pendant sa longue retraite où je le voyais souvent.

Il était assidu à notre compagnie où il fut élu en 1906 au fauteuil de Planche et où il fit des communications très appréciées.

Il aimait les voyages et les diverses réunions d'ophtalmologie, où il retrouvait partout des amis, étaient une occasion pour lui de parcourir la France et l'Etranger.

Dès son internat il avait été en Russie, accompagnant avec le professeur Gaussel le professeur Grasset et il s'animait en racontant ce voyage dont un détail m'est resté en mémoire : chargé d'organiser un repas pour remercier ses hôtes russes, il se rendit dans un restaurant élégant de Saint-Petersbourg et fut fort étonné quand le maître d'hôtel lui demanda : "Avec ou sans la vaisselle" ? et comme il ne comprenait pas, celui-ci lui demanda de préciser si à la fin du repas on casserait la vaisselle — ce que faisait volontiers la clientèle dorée de cet établissement. C'est au cours de ce voyage que le chef de clinique Gaussel fut invité à passer devant son Maître Grasset, tant était prestigieux le titre de Chef de clinique, bien plus que celui de professeur.

Sa conversation était pleine d'agrément et il excellait à raconter les "perles" de sa clientèle : par exemple une de ses malades mal voyante dont il voulut un jour remonter le moral et lui disant : "Voyons, ne vous plaignez pas. Vous vous conduisez bien" lui répondit d'un air offensé : "Oh ! Monsieur !".

Il appréciait la bonne chère et les restrictions de la guerre lui étaient parfois pénibles. Evoquant la visite que nous avons faite en mai 1939 avec le S.F.O. de la chocolaterie Meunier, il disait : "Et dire qu'on en voyait trop, qu'on en était dégoûté ! Si c'était maintenant !".

C'est lors de cette visite que, ayant plaint devant lui les ouvrières de leur travail monotone de pliage, j'eus cette réponse : "Croyez-vous qu'elles préféreraient faire notre travail ?".

Avec Madame Villard, son admirable compagne de toute la vie, il faisait un ménage heureux, et tous deux avec leurs enfants formaient une famille où tout respirait la tendresse et la douceur.

Je me souviens d'avoir déjeuné avec les membres du service dans son pittoresque et charmant Paradou, à Castelnau, dont tous deux avaient fait une maison de rêve et où il épanouissait son amour de la nature dans l'ordonnance de son jardin si agréablement fleuri. L'excellence des mets et des vins dont il était fin

connaisseur jouait certes son rôle dans l'atmosphère de gaieté et de sympathie dont ceux qui y participaient se souviennent avec émotion, mais cette heureuse atmosphère était surtout due au rayonnement des maîtres de maison.

Plus tard, il demeura dans son coquet appartement de la rue de Verdun qu'il avait si bien aménagé et où il devait s'éteindre, à 90 ans, en février 1959, ayant pleinement joui de ses nombreux descendants et gardant jusqu'à la fin sa bonne santé et son intelligence.

La vie du professeur Villars peut être résumée en quelques mots : dignité, conscience, équilibre, simplicité et bonté. Il émanait de lui une atmosphère de sérénité, de confiance tranquille ; la vie lui a été douce : une vie familiale faite d'affection auprès d'une femme et de deux filles pleines de tendresse, une réussite professionnelle rapide, une carrière universitaire tardive mais pleinement réussie. S'il a eu des difficultés ou des soucis, il ne s'est jamais plaint, son caractère lui montrant toujours le bon côté des choses.

Il a été un homme heureux.

Tout homme laisse sa marque sur la terre. Le professeur Villard a, par ses travaux, marqué l'ophtalmologie française, par son exemple il a marqué ses élèves et, à travers eux les élèves de ses élèves. Tous ceux qui l'ont connu gardent de lui l'image d'un médecin éminent, d'un honnête homme, d'un homme de bien.

Que ses enfants, Madame Brenac, Madame Giraud et leur famille sachent que le professeur Henri Villard est et restera pour tous un exemple.

Henri Viallefont